

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 17 (1949)
Heft: 7

Artikel: Connais-toi, toi-même [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569063>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il a vu le Chemineau qui sortait doucement, sans un mot... Il a vu le grand Garçon repousser la porte, et puis encore ses yeux baignés de pleurs...

Alors il a baissé la tête, sa vieille „caboche“ de tête de campagnard, le Père...

Alors il n'a pas pu voir deux grands yeux sombres posés sur lui, deux yeux qui pouvaient contenir tant et tant d'Amour, tout l'Amour que le Bon Dieu fait, deux grands yeux qui luisaient alors, féroce-ment, tragiquement, et qui parlaient de haine...

Connais-toi, toi-même (Suite)

Par Bichon

4) Sans en avoir aucune preuve — ce qui est peut-être préférable — j'ai cependant mille bonnes raisons de croire que, de par le monde, les homosexuels (non compris les marins, qui s'aventurent dans nos parages amoureux par la force des choses seulement, puis redeviennent normaux dès qu'ils sont à terre), les homosexuels, dis-je, sont infiniment plus nombreux qu'on ne pense et ne peut imaginer. A bien réfléchir à tout ce que je sais sur la question, j'en suis à me demander si, à côté d'un certain pourcent de normaux complètement normaux et d'un autre pourcent de pédérastes exclusivement pédérastes, la grande majorité du genre humain masculin n'est pas constituée de bisexués, c'est-à-dire d'éléments sans attache définie et qui louvoient entre les pôles de l'amour avec, semble-t-il, une petite préférence non avouée pour le mystérieux pôle magnétique homosexuel? Dans tous les cas, nos „facilités de liaisons“ sont grandes, en ville plus qu'à la campagne, très souvent avec des hommes qui ne semblent pas être de notre bord, comme si notre „sport“ ne répugnait pas autant que le laisse supposer sa mauvaise réputation. Dans sa fameuse QUESTION SEXUELLE, le prof. Auguste Forel pense que, dans la proportion de 3 %, les hommes sont des homosexuels. L'Américain Kinsey, dans son non moins fameux „Rapport“, va jusqu'à 15 %; il n'y a pas progrès en homosexualité, mais seulement meilleures sources d'information. Quant à moi, spécialiste de droit, bien qu'illustre inconnu, je n'avancerai naturellement aucun chiffre... pour ne pas effrayer ces demoiselles en quête d'un mari; mais je crois, je crois vraiment que nous sommes légions, qu'on trouve des nôtres partout, à toutes les époques historiques et préhistoriques, sous tous les cieux, dans tous les pays, tous les milieux et toutes les familles, toutes les races et toutes les castes, dans toutes les religions et toutes les églises, tous les états sociaux et politiques, sur les trônes et sur la chaise électrique, dans les palais et les cabanes, dans tous les corps de métiers, même dans celui auquel incombe la sauvegarde de l'ordre et de la moralité publique; oui, messieurs, aussi dans vos rangs, dont nous admirons tant, en connaisseurs compétents, la belle allure martiale et sportive; à tous les âges de la vie, partout, partout. Mais comme pour les poissons dans l'eau, il faut plonger dans notre élément pour se rendre compte de notre multitude et de notre diversité. Je crois — credo —

que sur trois humains, l'un au moins est des nôtres; comme peu d'entre nous cependant osent admettre leur inversion congénitale et ne pas en faire mystère, nous passons à tort pour une infime minorité honteuse, une minorité de mal éduqués. Mal éduqués! comme si l'éducation avait son mot à dire là-dedans! L'éducation! nous qui en avons davantage sinon tout autant qu'un chacun! Nous avons infiniment plus d'honnêteté, de probité, de moralité, de bonnes manières (en dépit de quelques outrances) que ceux dits normaux! Qu'on fréquente nos milieux: on y trouvera plus qu'ailleurs, je suis sûr, des gens de bonne compagnie, sincères, souvent très religieux, toujours bons patriotes et de commerce parfaitement agréable. Oui, la postérité des habitants de Sodome, autant que celle des lapins, est prolifique et immortelle, bien qu'on nous reproche à mort d'être stériles. Rien ni personne n'a jamais pu ni ne pourra jamais nous „effacer“ de la surface du globe, même à coup de bombe atomique. Les répressions sanglantes, les camps de concentration, les tortures physiques et morales, la mort, la crainte de l'enfer ni la honte n'ont eu raison de notre idéal d'amour. Nous avons tant bien que mal traversé les siècles, car nos lettres de noblesse sont anciennes; l'antiquité nous honorait... dit-on? Le moyen-âge nous fut affreusement cruel, comme aussi à tous ceux qu'il ne comprit pas; les temps modernes nous tolèrent, sans plus. L'avenir — espérons-le? — nous rendra pleinement justice, nous admettra et nous adoptera comme des enfants légitimes, sans plus de discriminations, humiliations ni limitations d'aucune sorte. Car enfin, sur terre, la sexualité officielle aurait-elle toujours seule droit à la lumière, à la liberté, à la vie tout court? Nos hommes de génie, nos artistes, nos penseurs, les bienfaiteurs de l'humanité qui sont des nôtres, tous les braves citoyens que nous sommes en général, devront-ils continuellement céder le pas aux pieds plats qui n'ont à leur actif que la légitime de leurs moeurs? Nous ne sommes pas non plus un danger public, parce que nous avons un autre besoin physiologique que les hommes à femmes; si nous étions un danger quelconque, il y a belle lurette, étant donné notre multitude, que la terre n'existerait plus. Ah! si nous nous ligions, nous, les libertaires de l'amour, quelles phalanges irrésistibles nous ferions et comme nous aurions vite contraint les bourgeois de l'amour à plus de compréhension et d'acceptation de cette fantaisie homosexuelle de la Nature qui nous caractérise! Les normaux ont un avantage sur nous, non parce qu'ils sont meilleurs que nous, mais parce que le ridicule nous dessert. Nous espérons aussi — car nous espérons beaucoup de choses — que nos „mariages“ seront un jour reconnus officiellement, nonobstant les dangers démographiques qu'ils peuvent présenter — si danger il y a vraiment? Et surtout, nous comptons que finira une bonne fois la réclame de mauvais goût faite autour de nos malheureux accrocs à la soi-disant morale publique, où le „public“ se limite à un ou deux agents de police trop curieux et en quête d'une prime d'arrestation à bon compte — une prime de cent sous, dont la contre-partie est faite de beaucoup de larmes, de honte et d'ennuis, souvent même d'un suicide — le seul suicide qui laisse totalement indifférent la Justice. Que de tam-tam autour de nos furtives étreintes de quelques minutes, autant moquées et contrecarrées que celles des chats en février et en août. Si la police, qui est la grande spécialiste en matière de délits majeurs et mineurs, se montrait plus large et plus humaine dans l'application des lois qui nous concernent, le législateur, prenant exemple sur elle, finirait par se montrer plus compréhensif et intelligent à notre égard; ce qui

serait au mieux des intérêts de tout le monde en général et de la simple justice en particulier.

5) Et maintenant quelques mots sur certains „piqués“ de notre communauté (quelle communauté n'a pas les siens?). De beaux jeunes gens qui font le commerce de leurs charmes visibles... et invisibles, mis en confiance et en verve par de menus cadeaux donnés en temps opportuns — quand ils ont une belle fille en tête, et pas le rond en poche pour lui payer le cinéma — m'ont révélé... en grand secret, des détails curieux sur leur activité de tapin. Chose étrange, parmi tous leurs béguiins, les hommes sont plus nombreux que les vieilles richardes: des messieurs ayant généralement dépassé la quarantaine, très souvent mariés et pères de famille, si ce n'est grand-pères, occupant la plupart des postes de commandement dans la grosse industrie, le commerce, la banque, les professions libérales et intellectuelles, le haut fonctionnariat, la diplomatie, la magistrature, les arts, même la politique et le militaire, et dont plusieurs „souffrent“ de véritables complexes d'infériorité sexuelle, de masochisme aigu, compliqué de sodomie passive. Cocasse renversement des choses d'ici-bas, victoire éternelle des cheveux bruns ou blonds sur les cheveux gris, de la fraîche beauté indifférente sur la salacité clandestine — dans cette cuisine populaire de l'amour, le moins comique des deux rôles est celui du prostitué, qui en use de son partenaire anihilé comme un seigneur de son esclave ou de son chien, comme un demi-dieu de sa créature, une créature obéissant au doigt et à la cravache, à la cravache cinglante et honteuse, mais délicieuse de sensation sur ces fiertés qui ne demandent pour une fois qu'à s'avilir, ramper et lécher. Et ce serait, paraît-il, bien pire à l'étranger, où les armées encore en campagne et l'état d'exception qui y règne, seraient cause d'une situation sans précédent, d'un complet libertinage sexuel. Mes amis ! le jour où un nouvel Edison inventera la machine à explorer notre subconscient, il y aura sous ce rapport des surprises, mais des surprises inimaginables. Je ne désire cependant pas que ce jour „J“ arrive trop tôt, car malgré tous nos ennuis, le bon vieux temps a quand même ses avantages. A côté de ces cas d'exception, nous avons les nombreuses petites tantes qui raffolent, le soir, dans le secret de leur chambre bien close, de draper élégamment leur nudité osseuse d'une robe à traîne et de longs voiles; couvertes de faux bijoux, une extravagante perruque en tête, le visage maquillé dans toutes les règles de l'art, agitant un éventail de grosses plumes, elles évoluent devant un miroir en pied, souvent avec accompagnement de musique douce; et rien n'est plus gracieusement outré que leur gestes raffinés de grandes dames au rabais, de dames ayant fait leur éducation mondaine au cinéma — comme il arrive à beaucoup de spectatrices. Cherchons-nous à copier la femme, ou donnons-nous simplement cours à nos penchants féminins ? Je crois que c'est dans notre nature, du moins dans la nature de la plupart d'entre nous, d'extérioriser à plaisir la femme qui est en nous, d'agir et de réagir en femme, en femme-poupée, en petite femme évaporée et caricaturale. Nous nous jouons à nous-mêmes la comédie, nous nous enivrons de bluff et de chiffons. J'ai remarqué que de jeunes invertis très efféminés ne craignent pas de se faire remarquer en public et taxer comme tels. Nous avons tellement la passion du factice et du cabotinage, que le théâtre est notre grande marotte, au point que nous sommes nombreux parmi les acteurs. Un comédien de mes amis m'assurait que cette abondance d'homosexuels, dans les

coulisses, remontait au temps des travestis, où les rôles de femmes étaient tenus d'office par des jeunes gens très beaux, souvent des invertis, auxquels ces rôles allaient comme un gant. Peut-être ?! Les rôles féminins sont maintenant joués par des actrices; mais les petites tantes sont restées sur les planches, plus brillantes que jamais, tant elles ont la représentation dans la peau. Oui, nous sommes dignement représentés au théâtre, qui est un peu notre domaine idéal et préféré. L'acteur est assurément l'exemple parfait de l'homme libre, indifférent au qu'en-dirait-on et seul responsable de son sort, éternellement incertain du lendemain, comme l'oiseau sur la branche. Et puis l'atmosphère spéciale des coulisses, la bonne camaraderie qui y règne entre hommes et femmes toujours en train de se déshabiller ou de se rhabiller, tout cela porte naturellement à un genre de vie hors série, telle notre vie.

6) A part le théâtre, le music-hall et le cirque, quelles sont nos carrières préférées ? Car il est incontestable que certaines professions nous sont particulièrement chères, par exemple celles que nous partageons fraternellement avec les femmes, celles qui nous permettent de nous occuper de la femme ou qui tournent autour de la femme. Nous sommes incontestablement nombreux parmi les coiffeurs, les infirmiers, les masseurs, les baigneurs, les barmans et les liftiers, les placeurs, les cuisiniers, les plongeurs et tout le personnel de maison, particulièrement de l'office; les garçons de wagons-restaurants et d'hôtels, les décorateurs, les couturiers, les mannequins, les vendeurs, les calicots, les danseurs professionnels, les fabricants d'abat-jour, les brodeurs, les médecins spécialistes des maladies vénériennes, les officiers de marine, les ténors de cafés-concerts, les fonctionnaires de bureaux internationaux, d'œuvres sociales et autres services diplomatiques, les légionnaires, les domestiques de campagne, etc. et j'en oublie. Tous les titulaires de ces professions ne sont pas des nôtres, je le répète, mais beaucoup en sont, pour des raisons multiples et diverses, trop longues à développer ici.

(à suivre)

*Curiosités** William Vogt offre trente mille francs aux stérilisés volontaires

Dans un livre qui obtient aux Etats-Unis un succès relentissant, William Vogt propose à l'O.N.U. d'offrir cent dollars (trente mille francs) à tout homme qui acceptera de se faire stériliser.

-- Ce sera une économie, dit-il.

Vogt s'effraie de voir la population mondiale augmenter indéfiniment. Il craint que l'aide américaine à l'Europe n'encourage encore une politique de surnatalité. Il se félicite, par contre de la mortalité élevée qui règne en Chine et tire un coup de chapeau aux Grecs de l'antiquité, qui avaient la «sagesse» de favoriser la prostitution et l'homosexualité.

-- Dans quelques années, dit-il, le monde sera trop petit pour nourrir tous ses habitants.

Une prime à la stérilisation coûterait moins cher, selon lui, que l'entretien de millions d'individus.

Il conseille au gouvernement américain de marchander l'aide Marshall aux pays d'Europe et de ne l'accorder qu'à ceux qui adopteront une politique de stérilisation.

Son livre, «La voie du salut», a été désigné par le «Club Américain» comme le meilleur ouvrage du mois. Dans la préface qu'il a écrite, Bernard Baruch, représentant des U.S.A. à la commission de l'O.N.U. pour le contrôle de l'énergie atomique, le recommande «à l'attention des hommes d'affaires, des intellectuels et des hommes politiques du monde entier.»

+) Article paru dans «Samedi Soir» du 4/6 1949).